



Cahiers du GRM

publiés par le Groupe de Recherches Matérialistes –
Association

11 | 2017

**Capitalisme cognitif et travail en "excès": un parcours
critique**

Éditorial



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/grm/997>

DOI : 10.4000/grm.997

ISSN : 1775-3902

Éditeur

Groupe de Recherches Matérialistes

Ce document vous est offert par Université catholique de Louvain



Référence électronique

« Éditorial », *Cahiers du GRM* [En ligne], 11 | 2017, mis en ligne le 20 décembre 2017, consulté le 14 février 2022. URL : <http://journals.openedition.org/grm/997> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/grm.997>

Ce document a été généré automatiquement le 29 septembre 2020.

© GRM - Association

Éditorial

Un travail en « excès » ?

- 1 Le numéro X des Cahiers du Groupe de Recherches Matérialistes, intitulé Travail immatériel et immesurable ? Perspectives féministes et nouvelles antinomies du capitalisme contemporain, avait pour objectif d'investiguer les rapports complexes entre mesurabilité et matérialité du travail dans le capitalisme contemporain, en mobilisant des approches matérialistes de la problématique féministe et les archives des mouvements des femmes issus de la « séquence rouge » des années 1960-1970. Il s'agissait en particulier de saisir l'oscillation, propre à certaines activités et pratiques qualifiées d'« affectives », de « soin » ou de « domestiques », entre leur inscription dans le processus de valorisation du capital et l'excès qu'elles semblent incarner face à toute norme « objective » de la production de valeur.
- 2 La problématique explorée dans ce Cahier prolongeait ainsi le bilan critique de l'opéraïsme italien que propose le Cahier numéro IX : le pari opéraïste portait en effet, dans l'Italie des années 1960, sur l'existence d'un excès immanent au collectif ouvrier sur la logique de la valorisation capitaliste et sur la réduction des travailleurs à la seule grandeur calculable de la force-travail. L'étude de ce pari impose évidemment de se demander ce qu'il reste d'une telle problématique après la décomposition du capitalisme « fordiste », la dissolution du mouvement ouvrier et la destruction des déterminations historiques et politiques de la subjectivité politique ouvrière.
- 3 Dans ce nouveau Cahier, nous voudrions poursuivre ces chantiers de réflexion sur les antinomies du capitalisme contemporain – une réflexion qui reste largement à mener, et à laquelle nous ne pourrions que fournir des matériaux.
- 4 Notre point de départ, l'occasion qui motive notre contribution à cette réflexion, est l'existence, dans le champ de la théorie sociale et politique « radicale », d'un ensemble de travaux et des discours qui insistent sur la présence actuelle d'un excès intrinsèque aux rapports sociaux contemporains. De tels discours repèrent une tension entre mesure et démesure du travail à la fois dans l'idée d'un excès « ontologique » de la connaissance par rapport à la forme-marchandise des activités humaines et dans le phénomène contemporain d'un travail « distribué » sur un réseau d'acteurs collectifs

disséminés dans l'ensemble de la société. Nous faisons évidemment allusion à un ensemble vaste et ramifié de discours qui appartiennent désormais au vocabulaire de mouvements et milieux oppositionnels, et dont les expressions les plus élaborées sont des théories consacrées au « travail immatériel » (A. Gorz), au « capitalisme cognitif » (Y. Moulier Boutang), ou encore à l'« économie de l'attention » (Yves Citton, Bernard Stiegler).

- 5 Nous avons essayé de considérer ces théorisations moins comme des positions définies faisant l'objet d'un rejet ou d'une adhésion que comme des champs symptomatiques à partir desquels des questions toujours ouvertes se dégagent. Quelle est la nature de ce travail « cognitif » non mesurable ? Pourquoi est-il non mesurable ? De quelle manière n'est-il pas soumis à la loi de la valeur ? En quoi est-il immatériel ? Ce travail cognitif rapporte-t-il un « reste » non aliéné sur lequel une lutte collective peut s'appuyer ? Quel rapport ce « travail en excès » entretient-il avec la société capitaliste ? Est-il le produit – même si un produit contradictoire – des rapports capitalistes ? Ou faut-il y voir une production immanente à une couche de la vie sociale non entièrement subsumée sous les rapports capitalistes ? Face à un tel travail, les stratégies capitalistes évoluent-elles ? Faut-il comprendre que le capitaliste ne vise plus à acheter la force de travail, à l'organiser et à la disciplinariser, mais qu'il deviendrait plutôt rentier, un parasite qui capte une production qui lui est exogène ? Faut-il entendre ce travail cognitif comme un travail intellectuel ? Le travail collectif peut-il être compris comme une forme de praxis intellectuelle collective ? Les travailleurs collectifs sont-ils des « intellectuels » au sens traditionnel du terme ? Autant de points qu'il faut peut-être réapprendre à formuler en tant que questions avant de les décliner comme des certitudes ou des évidences qui ressortiraient de la phénoménologie immédiate de la société contemporaine.
- 6 C'est à ce type de questions que ce Cahier entend s'attaquer, sans pouvoir évidemment les épuiser ni les totaliser. Notre visée est simplement de contribuer à l'exploration du travail à l'heure du « capitalisme tardif » tout en poursuivant le travail « archéologique » par lequel le GRM aborde dès le début la pensée et l'histoire des politiques modernes d'émancipation.
- 7 Afin d'introduire davantage au champ de questions auquel se consacre ce Cahier, nous voudrions, dans cet édit, poser quelques repères. Tout d'abord, préciser ce qu'il faut entendre par « capitalisme cognitif » et illustrer, à travers la mention de quelques auteurs, cette figure d'un travail cognitif « en excès ». Ensuite, justifier la nécessité, selon nous, de reconstruire/déconstruire la généalogie conceptuelle et historico-politique de cette figure.

Que faut-il entendre par « capitalisme cognitif » ?

- 8 De nombreux auteurs inscrivent aujourd'hui leur réflexion sur le capitalisme dans l'horizon de ce qu'ils nomment « capitalisme cognitif ». À les lire, cette expression marquerait une réelle et significative étape d'évolution du capitalisme. Elle impliquerait un nouveau mode d'accumulation. Pour Yann Moulier Boutang, par exemple, il s'agit bien d'une transformation profonde du capitalisme. Après sa forme mercantiliste et esclavagiste, puis sa forme industrielle et salariée, il prendrait maintenant la forme du capitalisme cognitif.

- 9 Dans *Lire, interpréter et actualiser*, Yves Citton résume le capitalisme cognitif aux cinq caractéristiques suivantes :
- 1) la production des biens matériels ne diminue nullement (elle continue à croître), mais elle tend à se déplacer des économies du centre vers celles de la périphérie (*délocalisation*) ;
 - 2) Les économies du centre se concentrent sur la production de services et de connaissances (*économie de la connaissance*) ;
 - 3) ce sont les problèmes liés à la production de connaissances qui sont au cœur des compétitions financières, des conflits juridiques et politiques majeures (cotations boursières de Microsoft, Google ; protection des copyrights et des brevets contre le « piratage » par *peer-to-peer*, « crise » de la recherche, etc.) (*conflits liés aux nouvelles enclosures*) ;
 - 4) la forme dominante de la richesse n'apparaît plus comme constituée par un capital fixe (l'usine) qui fait face au travail, mais comme consistant en la *capacité d'invention et d'innovation* (résultant de la collaboration des cerveaux) ;
 - 5) cet ensemble d'évolutions parallèles entraîne toute une série de redistributions des rapports de force entre les agents économiques, tendant à fragiliser le statut des employés « non qualifiés » et à menacer profondément le rapport salarial fordiste¹.
- 10 Précisons également que si, pour Citton, le capitalisme cognitif constitue bel et bien une nouvelle phase du développement du capitalisme, cette phase doit plutôt être comprise comme une couche qui se surajoute aux deux autres phases que sont le capitalisme commercial et le capitalisme industriel. Ces trois « couches » coexistent en se superposant. Il va jusqu'à parler de « polyphasage » complexe pour désigner cette superposition de strates. Néanmoins, il reconnaît une hégémonie relative à la phase actuelle du capitalisme cognitif.
- 11 Pour un auteur comme André Gorz, « le capital moderne, centré sur la valorisation de grandes masses de capital fixe matériel, est relayé de plus en plus rapidement par un capitalisme postmoderne centré sur la valorisation de capital dit immatériel, qualifié aussi de "capital humain", "capital connaissance" ou "capital intelligence" »².
- 12 Cette mutation s'accompagne pour Gorz d'une mutation profonde du travail. Un travail dit immatériel a pris le relais du travail de production matériel, mesurable classiquement en unités de produit par unité de temps. Un travail immatériel auquel ces étalons de mesure ne sont plus applicables. Dans le travail immatériel, les tâches ne peuvent plus être définies de manière objective. Il met en jeu directement les personnes, les subjectivités. Il mobilise non seulement aux connaissances des prestataires, mais « des capacités expressives et coopératives qui ne peuvent s'enseigner, sur une vivacité dans la mise en œuvre des savoirs qui fait partie de la culture du quotidien »³.
- 13 Pour Gorz, « la crise de la mesure du travail entraîne inévitablement la crise de la mesure de la valeur »⁴. La mesure de la valeur d'échange des marchandises comme mesure du temps socialement nécessaire à une production ne tient plus dans le capitalisme postmoderne. Ce qui devient la source de valeur et de profit n'est plus mesurable à l'aune de cet étalon. En effet, pour Gorz, « la connaissance, à la différence du travail social général, est impossible à traduire et à mesurer en unités abstraites simples » :
- Elle recouvre et désigne une grande diversité de capacités *hétérogènes*, c'est-à-dire *sans commune mesure*, parmi lesquelles le jugement, l'intuition, le sens esthétique, le niveau de formation et d'information, la faculté d'apprendre et de s'adapter à des situations imprévues (...). L'hétérogénéité des activités de travail dites "cognitives",

des produits immatériels qu'elles créent et des capacités et savoirs qu'elles impliquent, rend non mesurables tant la valeur des forces de travail que celle de leur produits⁵.

- 14 Tout l'enjeu pour le capital est alors de traiter et de faire fonctionner la connaissance comme si elle était un capital :

Car il ne peut être question de ne pas chercher à s'approprier, à valoriser, à subsumer une force productive qui, en elle-même, ne se laisse pas ramener aux catégories de l'économie politique. Il mettra donc tout en œuvre pour la "capitaliser", pour la faire correspondre aux conditions essentielles par lesquelles le capital fonctionne et existe comme capital, à savoir : elle doit économiser plus de travail qu'elle n'en a coûté et soumettre le travail de sa mise en œuvre à son contrôle ; elle doit devenir la propriété exclusive de la firme qui la valorise en l'incorporant dans les marchandises qu'elle produit⁶.

- 15 Si les stratégies d'accumulation capitalistes ont évolué à travers le capitalisme cognitif, il reste que celui-ci entraîne une véritable crise du capitalisme. Selon Moulier Boutang, le capitalisme cognitif marque une discontinuité radicale dans l'histoire du capital. « Le capitalisme cognitif est, au fond, le fossoyeur du capitalisme industriel »⁷, affirme-t-il :

Un capitalisme s'appuyant sur la captation de la pollinisation, de l'interaction complexe, repose largement sur le libre déploiement de l'activité humaine intelligente. C'est sur ce terrain que le capitalisme se heurte à une limite interne. Et c'est en jouant sur cette limite, en la démultipliant, qu'une nouvelle politique intelligente pourra s'inventer. C'est un long chemin⁸.

- 16 L'accumulation capitaliste passerait désormais par la captation d'une intelligence collective librement distribuée sur un réseau d'acteurs, à l'image de l'activité de pollinisation de l'abeille qui, loin de se limiter à produire du miel, diffuse, gratuitement, la vie.
- 17 Yves Citton adopte une position similaire en affirmant qu'une tension fondamentale traverse le capitalisme cognitif, à savoir une tension entre « la logique du capitalisme, qui repose sur l'appropriation privative des fruits de la production (extorsion de plus-value) et, d'autre part, la logique relationnelle (ou transindividuelle) qui apparaît de plus en plus évidemment comme étant au cœur de la production des biens et services requis dans le domaine de nos affections subjectives »⁹.
- 18 Pour le redire autrement, cette fois-ci en empruntant les mots de Negri et Vercellone, le capitalisme cognitif modifierait fondamentalement le rapport capital/travail dans un sens favorable à ce dernier :

La montée en puissance de la dimension cognitive du travail correspond à l'affirmation d'une nouvelle hégémonie des connaissances mobilisées par le travail, par rapport aux savoirs incorporés dans le capital fixe et l'organisation managériale des firmes. Plus encore, c'est le travail vivant qui joue désormais un grand nombre des fonctions principales jouées jadis par le capital fixe. La connaissance est donc de plus en plus collectivement partagée, et elle bouleverse aussi bien l'organisation interne des firmes que leurs rapports avec l'extérieur¹⁰

- 19 Plus radicalement encore, Gorz soutient que « le "capitalisme cognitif" est la crise du capitalisme tout court »¹¹. Celui-ci est même « virtuellement dépassé »¹². En effet, le capital fait face à une force productive principale qui prend la forme d'un travail coopératif – une force productive qui n'est plus « une ressource rare ni un moyen de production privatisable mais un ensemble de savoir humains abondants, inépuisables, dont l'usage et le partage accroissent l'étendue et la disponibilité »¹³. Le capitalisme ne

peut se perpétuer qu'en « employant une ressource abondante – l'intelligence humaine – à produire de la rareté, y compris la rareté d'intelligence »¹⁴.

- 20 Dans ces théories on peut constater une association très étroite entre la problématique de l'immatérialité du travail et celle de son caractère autonome et/ou coopératif. Cette association est formulée d'une manière assez oscillante : tantôt la coopération est vue comme un effet de l'immatérialité d'un travail qui n'a plus besoin de médiateurs étatiques et industriels pour se socialiser – c'est le schéma que semble privilégier Gorz ; tantôt la nature immatérielle des nouvelles formes hégémoniques du travail est considérée comme le résultat d'une autonomisation du travail vivant, d'une capacité d'auto-organisation déterminée par le refus du travail industriel et de la discipline du salariat – telle est la lecture que préfèrent Negri et Vercellone.
- 21 Mais, dans chacune de ces théorisations, on peut trouver cette oscillation fondamentale entre les deux schémas, qui est le symptôme de leur postulat fondamental : la convergence spontanée, qui tend à devenir solidarité immédiate, entre, d'une part, la « nature » du travail contemporain, voire de ses formes les plus « avancées », et l'éclosion de rapports sociaux non-capitalistes.
- 22 Finalement, dans ce contexte de crise du capitalisme et de modification du rapport capital/travail, de nombreux auteurs de la théorie du capitalisme cognitif défendent des revendications politiques qui vont dans une même direction et qui expriment leur confiance entre ce parallélisme des attributs entre constitution « immatérielle » du travail et formes de vie coopératives. Il s'agit notamment de tirer profit de la crise du travail salarié et de revendiquer un « revenu d'existence » ou un « revenu social garanti inconditionnel ».
- 23 Pour Gorz, le revenu d'existence ne doit pas être compris comme une forme de salaire adaptée à un travail qui déborderait du temps de travail rétribué. Pour lui, une telle conception du revenu d'existence avaliserait le fait que la vie, la subjectivité du travail, le savoir, etc., seraient devenu productif. Elle légitimerait la mise au travail totale de la personne. Le revenu d'existence ne doit viser la rémunération d'aucun travail. Sa fonction est plutôt de restreindre la sphère de création de la valeur économique. Il est ce qui doit permettre le déploiement d'activités qui sont une richesse et une fin par et pour elles-mêmes. Il est ce qui doit permettre – Gorz s'appuie sur Moulher Boutang – « aux créateurs de créer, aux inventeurs d'inventer, à la multitude d'acteurs qui, pour coopérer, n'ont besoin ni d'entreprises ni de contremaîtres ou d'employeurs, d'inventer la société et de créer du lien social sous la forme de réseaux de coopération gratuite »¹⁵. Notons que pour cela, il doit, nous dit Gorz, porter sur la garantie d'un revenu « suffisant »¹⁶, afin de ne pas constituer une forme de subvention déguisée aux employeurs.
- 24 Negri et Vercellone vont dans le même sens en évoquant aussi « la lutte pour l'instauration d'un revenu social garanti inconditionnel et conçu comme un revenu primaire, c'est-à-dire résultant non de la redistribution (comme un RMI), mais de l'affirmation du caractère de plus en plus collectif de la production de valeur et de richesses. Il permettrait de recomposer et renforcer le pouvoir contractuel de l'ensemble de la force de travail en soustrayant au capital une partie de la valeur captée par la rente. En même temps, l'affaiblissement de la contrainte monétaire au rapport salarial favoriserait le développement de formes de travail émancipées de la logique marchande et du travail subordonné »¹⁷.

Pour une critique du « travail immatériel »

- 25 Les positions que nous venons de résumer posent beaucoup de problèmes. Il serait possible de leur rétorquer qu'elles attribuent une valeur éphémère à des formes de travail qui coexistent, à l'échelle du capitalisme mondialisé, avec un capitalisme industriel tout à fait traditionnel et même avec des formes « archaïques » telles que le travail à domicile ou l'esclavage, et qu'aucune tentative n'est faite pour essayer de cerner l'articulation et la hiérarchie globale entre ces formes différentes. Mais il serait peut-être plus fécond de tenter une déconstruction de telles positions à partir du niveau qu'elles ont choisi d'investir, c'est-à-dire celui de l'analyse générale des rapports capitalistes et de leurs contradictions structurelles.
- 26 C'est à ce niveau analytique qu'il devient possible de montrer, dans l'usage fait par ces théoriciens de l'outillage conceptuel marxien, la présence de trois confusions qui rendent extrêmement fragile le lien entre la situation actuelle des rapports capitalistes et les conclusions politiques très optimistes qui lui sont associées : 1) une confusion entre les valeurs d'usage des activités laborieuses et leur statut de travail productif capitaliste ; 2) une confusion entre les infrastructures matérielles et les conditions générales de la production et de la reproduction ; 3) une confusion entre la mesure de la valeur et le calcul de la sur-valeur.
- 27 Afin de saisir d'une manière plus précise les enjeux et les implications de ces confusions, il convient peut-être de rappeler la généalogie à la fois conceptuelle et historico-politique des théories du travail immatériel. Elles s'enracinent dans la longue séquence rouge italienne, dans ses hypothèses théoriques et pratiques et dans les formes de sa liquidation suite à la contre-offensive – finalement victorieuse – du capital dans les années 1970¹⁸.
- 28 Les matériaux présentés dans les deux Cahiers dont il a été question plus haut montrent que la question de l'excès et de l'irréductible sont au cœur des stratégies politiques de la séquence italienne et des analyses des rapports capitalistes qu'elles présupposent. La « centralité ouvrière » et la problématique du travail domestique sont deux avatars de cette question générale : comment et où trouver, au sein du capitalisme « rationalisé » de l'époque des Trente Glorieuses, les éléments qui nous mènent au-delà du capital, qui préfigurent ou anticipent une organisation différente de l'activité humaine et de l'existence individuelle et collective ?
- 29 Le présupposé de ce questionnement est bien entendu la reconnaissance lucide de la capacité du capital de subsumer sous sa logique de reproduction élargie l'ensemble des rapports sociaux, les formes de la vie quotidienne et jusqu'aux pratiques oppositionnelles les plus radicales. Le pouvoir « totalisateur » du capital et la recherche du point de contradiction irréductible définissent ainsi ce qu'on pourrait appeler, si l'on voulait *kokettieren* avec le jargon foucauldien, l'*épistémé* de la séquence rouge italienne, sa recherche de *figures* historiquement et socialement concrètes susceptibles d'indiquer un au-delà de la cage d'acier capitaliste et du rythme infernal de son « progrès »¹⁹.
- 30 C'est à travers ces coordonnées que le numéro 4 des *Quaderni Rossi* publie et interprète, en 1964, un fragment marxien tiré des *Grundrisse* où apparaît cette articulation contradictoire entre la poussée capitaliste vers la totalité et la limite immanente à l'organisation capitaliste de la vie sociale. Riccardo Bellofiore et Massimiliano Tomba

ont étudié la réception de ce texte de Marx dans un article important qui montre entre autres choses l'enracinement dans ce « Fragment sur les machines » de toutes les théorisations portant sur le travail immatériel ou cognitif et sur son « excès » vis-à-vis des rapports capitalistes de production²⁰.

- 31 Nous allons partir de ce texte célèbre pour essayer de montrer les difficultés et les impasses de la conception de l'excès qui domine les discours sur l'immatérialité du travail.
- 32 Ce que nous souhaitons montrer est moins l'effet de stratification d'une réception et d'une lecture que la disproportion entre, d'une part, ce texte et les analyses qu'il inspire de certaines formes contemporaines du capitalisme, et, de l'autre, les conséquences politiques que les théories en question croient pouvoir en tirer, à savoir l'idée que le devenir-cognitif du capitalisme engendrerait un rapport de forces favorable au travail.

Valorisation et valeur d'usage

- 33 D'abord, il faut préciser que le texte des *Grundrisse* est consacré à la figure très matérielle de l'organisation capitaliste du travail qu'est le machinisme industriel. C'est d'abord dans cette figure « mécanique » que la question de l'excès se présente :

A mesure que se développe la grande industrie, la création de la richesse réelle dépend moins du temps de travail et du quantum de travail employé que de la puissance des agents mis en mouvement au cours du temps de travail, laquelle à son tour – leur *puissance efficace* – n'a elle-même aucun rapport avec le temps de travail immédiatement dépensé pour les produire, mais dépend bien plutôt du niveau général de la science et du progrès de la technologie, autrement dit de l'application de cette science à la production²¹.

- 34 Mais cette démesure du travail dans la figure du « corps » mécanique de l'industrie moderne n'a pas un sens univoquement libérateur. Car elle est d'emblée démesure du travail objectivé *par rapport au travailleur* : « Ce n'est plus tant le travail [scil. du travailleur individuel] qui apparaît comme inclus dans le procès de production, mais l'homme plutôt qui se comporte en surveillant et en régulateur du procès de production »²².
- 35 C'est que la machine devient le corps du capital, son existence à la fois technique et sociale, incarnée dans la machinerie en tant que puissance autonome vis-à-vis du travailleur :

Dans le capital fixe qui existe en tant que machinerie, le rapport du capital comme valeur qui s'approprie l'activité valorisante est en même temps posé comme rapport de la valeur d'usage du capital à la valeur d'usage de la puissance du travail (...). Le travail objectivé lui-même apparaît immédiatement dans la machinerie, non seulement sous la forme de produit ou de produit utilisé comme moyen de travail, mais sous la forme de la force productive elle-même (...). L'accumulation du savoir et de l'habileté, des forces productives générales du cerveau social, est ainsi absorbée dans le capital face au travail et apparaît donc comme propriété caractéristique du capital, et précisément du capital fixe (...). Dans le capital fixe, le *moyen de travail*, sous son aspect matériel, perd sa forme immédiate et se présente matériellement face à l'ouvrier comme *capital*. Le savoir apparaît dans la machinerie comme quelque chose d'étranger, d'extérieur à l'ouvrier ; et le travail vivant apparaît subsumé sous le travail objectivé agissant de façon autonome. Et,

dans la mesure où son action n'est pas conditionnée par le besoin [du capital], l'ouvrier apparaît comme superflu²³.

- 36 Marx mentionne aussi la non-coïncidence des machines avec leur usage capitaliste :

Mais si le capital ne se donne sa figure adéquate que comme valeur d'usage (...) dans la machinerie et dans d'autres formes d'existence du capital fixe (...), cela ne signifie pas pour autant que cette valeur d'usage – la machinerie en soi – soit du capital, ou que son existence de machinerie soit identique à son existence de capital²⁴.

- 37 Mais la possibilité que la machine soit autre chose que le corps réel du capital ne dépend nullement de la « machine en soi ». Si excès il y a, cet excès est uniquement passif, il exprime une certaine *indifférence* de la machine par rapport aux rapports sociaux dans lesquels elle est inscrite – ce qui est bien différent d'un pouvoir immanent à la machine de subvertir ou de faire exploser lesdits rapports sociaux.

- 38 Autrement dit, Marx semble suggérer que le machinisme industriel pourrait exister sur un mode différent de celui qu'imposent les rapports capitalistes de production, mais il ne dit nullement que le machinisme possède la capacité immanente d'instituer des rapports non-capitalistes : il est tout simplement susceptible d'un usage social qu'il n'a pas le pouvoir de faire exister uniquement en vertu de son contenu technique immédiat.

- 39 Or c'est précisément au contenu immédiat du travail que les passages cités de Gorz, Negri et Vercellone attribuent la capacité de déterminer en dernière instance les rapports sociaux : le travail immatériel, la connaissance, la communication, etc., seraient des modes d'activité *par nature* porteurs de relations de coopération et de solidarité, d'un style non-marchand et non-propriétaire dans les rapports sociaux.

- 40 Cette identification entre un type de rapports et un contenu socio-technique empirique de l'activité laborieuse implique une perte radicale de la capacité d'analyse de la structure du pouvoir et de l'exploitation capitalistes, une capacité que les analyses marxiennes déployaient précisément grâce à la conceptualisation hautement formelle et abstraite de la logique du capital. Car, dans la théorisation marxienne, le niveau pertinent de l'analyse du rapport entre capital et travail n'est jamais l'apparence immédiate, c'est-à-dire la valeur d'usage, du travail subsumé et du capital objectivé.

- 41 Comme le « Fragment sur les machines » le montre clairement, et comme les *Quaderni Rossi* l'avaient bien vu, ce qui détermine la subsumption capitaliste du travail n'est pas le contenu technique du travail, mais l'appropriation par le capital de ses conditions de reproduction et d'effectuation : ce n'est qu'à travers cette appropriation que la domination du capital sur le travail se présente comme pouvoir de la valeur d'usage du capital fixe sur la valeur d'usage de la force-travail et par conséquent comme domination de la machinerie vis-à-vis des prestations du travailleur. Ce qui est décisif n'est pas la machine, mais l'appropriation par le capital des conditions d'actualisation de la force-travail virtuelle des travailleurs, c'est-à-dire l'appropriation des moyens de production au sens large. C'est à travers cette appropriation première que la technologie industrielle devient elle-même un moyen de production possédé par le capital et une condition de la productivité du travail vivant. Tant le travailleur que la machine deviennent les moyens de la valorisation du capital – il y a donc une subsumption-subordination vis-à-vis du capital qui affecte tant les capacités humaines que les potentialités internes à la technologie

- 42 Ainsi, le rapport social qu'est le capital ne coïncide pas avec les contenus des valeurs d'usage, des produits et des travaux concrets, tout en faisant de ces contenus l'une de

ses manifestations. Cette non-coïncidence a deux conséquences : d'une part, ce n'est pas de la transformation de ces contenus que peut venir une transformation des rapports capitalistes, puisque de tels rapports n'ont aucun rapport nécessaire à une valeur d'usage quelconque – les configurations empiriques du travail sont toutes également appropriables par le capital et par conséquent susceptibles de représenter son « corps » techno-social ; d'autre part, cette absence de rapports nécessaires fait que le capital peut se « libérer » des valeurs d'usage dont il a fait ses avatars et poursuivre sa reproduction depuis son écart structurel par rapport à tout contenu technique déterminé.

- 43 C'est ce que Marx affirme explicitement :

Dans la mesure où le *capital fixe* est maintenu captif dans sa propre existence de valeur d'usage déterminée, il ne correspond pas au concept de capital, qui, en tant que valeur, est indifférent à toute forme déterminée de valeur d'usage et qui peut prendre ou quitter l'incarnation indifférente de chacune d'entre elles²⁵.

- 44 Ce dernier aspect – l'indifférence du capital vis-à-vis des valeurs d'usage – est crucial pour comprendre en quoi les discours autour du « travail immatériel » fondent leurs visées émancipatrices sur un parallogisme. En réalité, du point de vue de la valorisation du capital, la distinction entre un travail matériel et un travail immatériel est tout simplement non pertinente. Car, d'une part, le processus de valorisation peut utiliser comme « support » une multiplicité indéfinie d'actes concrets et de valeurs d'usages intervenant dans la production ; d'autre part, un tel processus de valorisation ne coïncide jamais avec ses supports concrètement impliqués dans un processus de production déterminé :

Le procès de production capitaliste n'est pas seulement production de marchandises. C'est un procès qui absorbe du travail impayé, qui fait des moyens de production des moyens de captation de travail impayé. De ce qui précède résulte que le *travail productif* est une détermination du travail qui, en soi, n'a absolument rien à voir avec le *contenu déterminé* du travail, avec son utilité particulière ou la valeur d'usage caractéristique dans laquelle il se présente (...). Par exemple, Milton, qui écrivit le *Paradis perdu*, était un travailleur improductif. Par contre, l'écrivain qui fabrique pour fournir à son libraire est un travailleur productif (...). Une cantatrice qui chante comme l'oiseau est un travailleur improductif (...). Mais la même cantatrice, engagée par un entrepreneur qui la fait chanter pour gagner de l'argent, est un travailleur productif, car elle *produit* directement du capital. Un maître d'école qui enseigne autrui n'est pas un travailleur productif. Mais un maître d'école engagé avec d'autres comme salarié pour valoriser par son travail l'argent de l'entrepreneur de cette institution vendeuse de savoir est un travailleur productif²⁶.

- 45 Ce passage montre bien que les sphères de la production dite « immatérielle » – l'art, le spectacle, le savoir... – ne représentaient nullement, déjà à l'époque de Marx, une exception ou un obstacle vis-à-vis de la valorisation capitaliste.

Travail autonome ou subsomption « diffuse » ?

- 46 Nous pouvons aborder maintenant la deuxième confusion, qui consiste à réifier dans les infrastructures qui composent le capital fixe le pouvoir de direction que le capital exerce sur le travail.
- 47 Les positions de Negri, de Moulier Boutang ou de Gorz se fondent sur l'idée que le processus de valorisation du capital ne saurait utiliser comme support des modes de

travail différents du travail industriel « traditionnel », manufacturier et fordiste, où le capital fixe primerait sur les capacités immanentes du travail vivant. La chaîne de montage et la machinerie « lourde » incarneraient les rapports capitalistes sous une forme adéquate et définitive, si bien que l'apparition d'activités incompatibles avec cette figure du travail constituerait une sortie embryonnaire du capital en tant que tel²⁷.

- 48 C'est encore une fois réifier le capital en tant que rapport social ; car celui-ci ne coïncide pas avec un capital fixe « matériel » et tangible, mais avec la maîtrise des conditions de l'effectuation du travail (lesquelles incluent les conditions de reproduction du travailleur). Ce n'est pas le rouage de la machine ni l'enceinte de l'atelier – en tant que capital fixe – qui engendrent la subordination du travailleur ; c'est au contraire le pouvoir – que le capital s'est donné de manière exclusive – de « faire rencontrer » les machines et les travailleurs et de les combiner dans un processus de travail qui fait des machines et des enceintes un capital fixe. Ce primat des conditions de la rencontre sur les valeurs d'usage immédiates des réalités « combinées » par le capital a plusieurs conséquences.
- 49 Les discours sur le travail immatériel ne portent pas que sur le contenu empirique du travail ; le caractère émancipateur des formes contemporaines de la production est associé à leur nature immédiatement autonome et coopérative, laquelle est vue comme solidaire de leur « immatérialité ». De ce point de vue, de tels discours saisissent des phénomènes réels de la situation contemporaine du travail. Mais la signification de ces phénomènes est bien différente de leur réécriture triomphaliste. Celle-ci néglige justement l'essentiel, c'est-à-dire la capacité du capital à se rendre maître des conditions d'un travail qui garde l'apparence phénoménale de l'autonomie – c'est toujours la problématique que le « Fragment sur les machines » déclinait en termes de constitution d'un travailleur industriel collectif réduit au statut de « corps » technique de la valorisation. Comment une telle problématique se présente-t-elle dans les formes « post-fordistes » du travail ?
- 50 Comme on vient de le voir, les textes de Marx excluent explicitement que le capital puisse être conditionné par les limites empiriques d'une valeur d'usage déterminée et de ses contenus techno-sociaux. C'est en atteignant le niveau d'abstraction imposé par le texte marxien qu'il devient possible de reconnaître la manière dont la valorisation du capital s'accomplit à travers des régimes d'activité laborieuse bien différents de la grande production industrielle propre au Trente Glorieuses – des régimes que les théories du travail immatériel présentent unilatéralement comme des figures d'une coopération désormais libérée de l'emprise capitaliste.
- 51 Le capitalisme contemporain, défini peut-être trop rapidement comme « cognitif », est en réalité le lieu géométrique d'une expansion prodigieuse du capital dans des domaines non (entièrement) marchandisés auparavant. Fredric Jameson parle à ce propos « de pénétration et de colonisation nouvelles et historiquement inédites de la Nature et de l'Inconscient »²⁸. En effet, le capitalisme actuel ne cherche-t-il pas à soumettre à la valorisation des formes de sociabilité et d'intelligence collective, à capter et à asservir la capacité d'attention, les actes d'interprétation et de compréhension, à repousser toujours davantage le seuil du sommeil²⁹ ?
- 52 Ainsi, le travailleur qui n'est plus asservi à l'organisation tayloriste de l'usine ne devient pas pour autant un sujet libre et autonome ; comme le rappelle Alain Supiot, « on n'attend plus de lui qu'il obéisse mécaniquement aux ordres, mais on exige qu'il

réalise les objectifs assignés en réagissant en temps réel aux signaux qui lui parviennent »³⁰.

- 53 Autrement dit, la coopération que supposent les nouvelles formes « cognitives » du travail, mobilisant des capacités de communication et d'interprétation, est en réalité un réseau de rapports de subordination où les forces subjectives du travailleur en tant qu'individu sont constamment sollicitées et mobilisées au service de sa « subsomption volontaire » :

La révolution numérique ainsi que le modèle de la start-up donnent une nouvelle jeunesse à l'espoir d'une émancipation fondée sur le travail indépendant et les petites coopératives. Mais la réalité est plutôt celle d'un brouillage de la distinction du travail indépendant et subordonné, tout travailleur se trouvant pris dans des liens qui impliquent une réduction plus ou moins forte de son autonomie (...). L'idée que l'intermédiation opérée par une plate-forme informatique entre des travailleurs et des utilisateurs serait le terreau d'un renouveau du travail indépendant est démentie par les faits, comme le montrent les actions collectives conduites avec un certain succès par les chauffeurs d'Uber pour obtenir d'être reconnus comme des salariés (...). Le management par objectifs fait resurgir en effet la vieille figure juridique de la *tenure service*, par laquelle un tenancier se plaçait dans l'allégeance d'un maître qui lui concédait l'exploitation d'un fonds. Ce renouveau des liens d'allégeance est rendu possible par l'outil informatique, qui permet à celui qui détient un système d'information de contrôler le travail d'autrui sans avoir à lui donner des ordres³¹.

- 54 Comme on l'a vu, dans les *Chapitre VI inédit*, Marx constate que les activités du poète, de la cantatrice et de l'instituteur n'échappent nullement à la logique de l'accumulation du capital ; il remarque pourtant que de telles activités « ne sont qu'à peine subsumées formellement sous le capital »³². L'avènement de l'industrie culturelle au XX^e siècle, la planification capitaliste de la consommation, l'incorporation du savoir au capital et à sa régulation institutionnelle constituent des étapes de la subsomption réelle des activités « cognitives » qui se généralise dans les techniques contemporaines de gestion de la force-travail. Les activités subalternes tendent de plus en plus à mobiliser des facultés d'invention, d'interprétation et d'élaboration de stratégies, mais c'est parce que le capital a réussi à faire de ces facultés des leviers directs de la subsomption du travail.
- 55 Une telle subsomption ne constitue nullement un passage du travail à l'immatériel, ni une mutation « cognitive » du capitalisme ; il serait plus adéquat de caractériser ce phénomène comme un déplacement des lieux de la subsomption réelle : la grande usine fordiste et la chaîne de montage constituent des institutions « disciplinaires », précisément situées et localisées au sein d'une formation sociale, et l'activité qu'elles subsument correspond à un temps de travail nettement délimité et distinct par rapport aux moments du loisir et de la consommation.
- 56 Dans les formes de travail étudiées par les théoriciens du capitalisme cognitif, le processus de valorisation est distribué au niveau « moléculaire » des rapports sociaux et tend à se greffer sur des gestes quotidiens qui ne correspondent plus à un espace-temps délimité. Le temps du travail et le temps de la vie deviennent indistincts et perméables, et les rapports de domination se déplacent des sphères « totales » et concentrées que sont les lieux du travail fordiste rationalisé vers une multiplicité pulvérulente de micro-activités et de collectifs provisoires et locaux qui brouillent les frontières entre production et reproduction, travail et loisir, emploi et chômage.

- 57 Ainsi, l'investissement du capital dans les infrastructures du capital fixe peut s'affaiblir sans que cela exprime un rapport de forces favorable au travail vivant, car le lieu de la subsomption réelle n'est plus l'espace fermé de l'usine et du dispositif machinique, mais l'individualité personnelle elle-même :

A la différence de celle conçue par Taylor, [la mobilisation contemporaine des travailleurs] vise les esprits autant que les corps, l'obéissance mécanique à des ordres cédant la place à la programmation comme mode d'organisation du travail. Une sphère d'autonomie est concédée au travailleur, dont il doit user pour réaliser les objectifs qui lui sont assignés. Cette autonomie dans la subordination implique que le travailleur soit rendu transparent aux yeux de l'employeur, lequel doit pouvoir à tout moment mesurer et évaluer son « fonctionnement »³³.

- 58 C'est donc sur ce point précis qu'une discontinuité intervient par rapport à l'organisation tayloriste : « La où le taylorisme misait sur l'entière *subordination* des travailleurs à une rationalité qui leur restait extérieure, il s'agit maintenant de tabler sur leur *programmation* » :

Les résultats du travail sont essentiellement mesurés par des indicateurs chiffrés, mais il faut que le sujet s'approprie cette évaluation pour rétroagir positivement à l'écart qu'elle dévoile entre sa performance et ses objectifs³⁴.

- 59 Cette transformation de la subsomption du travail ne représente nullement un devenir-immatériel ou -cognitif de ce qui était auparavant vulgairement « mécanique » ou « industriel » ; elle constitue en revanche une réorganisation de la manière dont les impératifs de la valorisation restructurent les déterminations psycho-physiques des travailleurs afin d'en faire des opérateurs de la domination du capital.

- 60 A travers la « programmation » des travailleurs, la mobilisation permanente et indéfinie de leurs capacités intellectuelles et affectives réalise leur assujettissement sous la forme d'une autonomie arrachée aux institutions « totalitaires » et aux infrastructures massives du travail fordiste. C'est précisément la capacité que possède le capital d'exercer sa domination à travers l'apparence phénoménale de l'autonomie des travailleurs qui devient invisible dès que l'on attribue à la composition technique de la force-travail un pouvoir magique de renverser les rapports sociaux dans lesquels elle est inscrite.

- 61 La critique marxienne de l'économie politique révèle les effets de pouvoir de cette inscription, et permet de comprendre que la continuité entre le « Fragment sur les machines » et les formes contemporaines du travail subsumé existe en effet, mais dans un sens entièrement différent de celui que postulent les théoriciens de l'« immatériel ». Car ce que montre le texte marxien est la manière dont ce qui se présente comme un collectif techno-organique autonome et coopératif est en réalité le corps monstrueux du capital ; de même aujourd'hui, ce qui se présente comme une activité autonome et créatrice est en réalité l'inscription du capital dans l'esprit et le corps de chaque individu. Marx l'avait déjà rappelé dans un texte classique :

Les bourgeois ont d'excellentes raisons d'attribuer au travail une *puissance de création surnaturelle* ; car c'est précisément du fait que le travail dépend de la nature que l'être humain, qui ne possède d'autre propriété que sa force de travail, est nécessairement dans toute société (...) esclave des autres hommes qui se seront faits les possesseurs des conditions objectives du travail³⁵.

- 62 Les « conditions objectives » du travail sont pourtant difficiles à délimiter. Si Marx fait allusion à la « nature », il convient peut-être de généraliser ses indications et de refuser toute limitation de ces conditions à un seul genre de réalité naturelle ou technologique.

Car l'appropriation de ces conditions est un rapport social, relevant d'une conjoncture, et non une « chose ».

- 63 Les « conditions de la production » sont tout « point nodal » dont l'appropriation par le capital fait que les travailleurs renoncent à l'auto-détermination des finalités de leur activité et soumettent leur volonté aux objectifs du capital et aux résultats escomptés par celui-ci – des résultats exprimables par la production d'une plus-value, donc par l'accumulation du capital. A la limite, l'hégémonie idéologique qui rend impensable une activité non soumise à de tels objectifs, ou la captation des désirs et des projets personnels par le capital, son pouvoir d'engendrer des images du bonheur, font partie des conditions dont l'effet est l'asservissement des forces et des capacités des travailleurs aux fins que fixe le capital. Le pouvoir de diriger le travail est toujours lié à l'impossibilité pour celui-ci de se diriger, et cette impuissance peut relever de facteurs différents qu'il est nécessaire d'analyser dans chaque conjoncture historique afin de pouvoir juger de l'autonomie d'une activité humaine.
- 64 La perte d'une telle autonomie est effective lorsque certaines activités deviennent ineffectuables en dehors des conditions dictées par le capital, dont la seule visée est de pouvoir activer et diriger le travail vivant. Point n'est besoin que ce pouvoir d'activation et de direction existe sous la forme d'une discipline matérialisée par des infrastructures tangibles : il peut s'exercer sous la forme d'une auto-surveillance et d'une auto-discipline que le travailleur opère sur ses propres gestes, à condition bien entendu que le capital parvienne à contrôler certains leviers – moyens de communication, sources d'information, critères d'évaluation d'un profil ou d'un projet, accès à une reconnaissance sociale, etc. – indispensables pour la reproduction sociale de la force-travail.
- 65 Il importe de préciser que le fait que cette auto-surveillance laisse indéterminés certains passages du processus de travail dont le travailleur devra se charger ne signifie nullement que cette domination « diffuse » constituerait une subsomption *formelle* du travail, dans laquelle le capital ne ferait que prélever les fruits excédentaires d'un travail accompli suivant les procédés traditionnels maîtrisés par les travailleurs. La direction contemporaine d'une force-travail apparemment autonome n'est nullement externe au processus de travail comme l'était, au début des rapports capitalistes, le prélèvement par le capital marchand du surplus produit par le travail domestique.
- 66 La subsomption *réelle* dans son sens pleinement développé ne se réduit pas à la maîtrise technique du processus concret de la production, mais concerne la transformation de la subjectivité du travailleur : la domination y devient interne aux capacités et aux dispositions d'une subjectivité de plus en plus habitée par les normes et les fins de la valorisation.

Digression I : notes sur la « subsomption »

- 67 La distinction entre subsomption formelle et subsomption réelle ne doit pas être fétichisée : il n'est nullement évident qu'elle puisse fonctionner comme un schéma universel s'appliquant à toutes les formes de la subordination du travail. Dans le *Capital*, Marx introduit cette distinction pour analyser le passage de la manufacture à la grande industrie moderne. Dans ce schéma, la subsomption formelle n'implique nullement une « extraction » que le capital-prédateur opérerait à l'égard d'un travail déjà socialisé et donc coopératif : au contraire, elle s'exerce sur un travailleur séparé des moyens de

production et plus généralement des conditions d'inscription sociale de son activité – un travailleur qui ne peut plus opérer qu'aux conditions dictées par le capital. Ainsi, la subsomption *formelle* est d'autant plus forte que le travailleur se présente comme formellement libre et indépendant. Toutefois, un tel travailleur garde une compétence virtuelle à l'égard d'un processus de travail qu'il n'est plus en mesure d'actualiser car ses conditions appartiennent désormais au capital.

- 68 Or dans la subsomption *réelle* le travailleur est d'emblée « socialisé », puisqu'il est constitué comme un porteur de compétences parcellisées *avant* de rentrer dans l'usine : il fait immédiatement partie, à travers son éducation et son dressage, du gigantesque automate techno-social que décrit le « Fragment sur les machines ». Ainsi, aucune des deux formes de la subsomption ne correspond au schéma de l'« extraction » par un capital parasitaire des richesses produites par un travail coopératif devenu forme-de-vie immédiatement sociale. Dans l'un comme dans l'autre cas, le capital est, selon Marx, maître des conditions et de l'organisation concrètes du travail ; la figure d'un capital réduit à l'arbitraire et à la violence du pillage des valeurs produites par la « société » devenue autonome est une figure purement fantasmatique, inexistante dans l'analyse marxienne du rapport capital-travail.
- 69 En outre, la caractérisation des deux modes de la subsomption est étroitement liée aux conditions historiques contingentes du passage de la manufacture à la grande industrie. Est-il possible d'user du vocabulaire de la « subsomption » pour analyser d'autres formes de subordination du travail ? Cet usage est légitime à condition de ne pas oublier que l'enjeu du passage du formel au réel est l'avènement d'une subjectivité adéquate aux rapports capitalistes – la subjectivité d'un travailleur dont le savoir-faire, les aptitudes et la mentalité sont les supports directs de la reproduction du capital, et qui est ainsi « spontanément » incapable d'agir en dehors des normes imposées par le capital.
- 70 L'œuvre de Max Weber est largement consacrée à développer cette problématique suggérée par les analyses marxiennes mais qui excède bien entendu la figure du travail industriel et ses concrétisations technologiques. La problématique plus vaste de la domination « subjective » du travail renoue avec les indications du jeune Marx à propos de la capacité du travail de « s'auto-activer » : c'est la perte de cette capacité qui définit la subordination du travail³⁶.
- 71 Comme le rappelle F. Fischbach, la *Selbstbetätigung* dont parlent les *Manuscripts* et *L'idéologie allemande* est « une activation (...), un passage à l'activité – à quoi s'ajoute que ce passage à l'activité est effectué par et à partir de l'agent lui-même, par opposition à une mise en activité de l'agent qui ne s'effectuerait pas à partir de l'agent lui-même, mais par ou à partir d'un autre ou d'autre chose que lui, sous la détermination d'un autre ou d'autre chose que lui (ce qui est très exactement le cas d'une mise en activité de l'agent dans le cadre de l'aliénation : le travailleur aliéné est mis en action par un autre qu'il n'est pas) »³⁷.
- 72 On peut supposer que le concept de « subsomption » marque une rupture avec le vocabulaire spéculatif de l'aliénation ; toutefois, ces formulations différentes cernent un problème constant : le statut d'un travail gouverné par des instances que les travailleurs rencontrent comme étant à la fois *transcendantes* et *immanentes* à leurs « corps » et à leurs « esprits ». Toute discussion des formes de la « subsomption » doit prendre en considération ces variations dans la manière de formuler une idée persistante : l'idée d'une activité intimement « habitée » et déterminée par une altérité

contraignante mais insaisissable, qui s'impose aux travailleurs comme une puissance externe tout en les touchant dans ce qu'ils ont de plus profond.

Digression II : spectres et fantasmes

- 73 Nous avons vu que l'idée selon laquelle l'avènement du travail « immatériel » représenterait une crise du mode de production capitaliste en tant que tel suppose de faire coïncider les rapports capitalistes avec la « matérialité » du travail ; et que cette distinction entre « matériel » et « immatériel » n'a aucune pertinence, ni du point de vue de la logique générale de l'accumulation capitaliste, ni de celui de l'analyse des formes contemporaines de la domination du capital sur le travail. Quel statut faudra-t-il lui accorder ?
- 74 Il se pourrait que l'insistance sur l'« immatériel » ou sur le « cognitif » exprime sous une forme mystifiée un processus réel, à savoir la subsomption réelle sous le capital d'activités et de capacités humaines qui étaient restées partiellement à l'abri de la logique de l'accumulation. Mais cette extension de l'emprise capitaliste n'est pas interprétable comme un passage du matériel à l'immatériel ou de l'industriel au cognitif. Elle ne fait que prolonger une dynamique immanente au capital, laquelle est indifférente à tout contenu effectif des activités subsumées.
- 75 Comme Marx le rappelle dans les *Grundrisse*, « l'association des travailleurs (...) apparaît (...) comme *force productive du capital*. La force collective du travail, son caractère de travail social, est donc la *force collective du capital* »³⁸. Cette force collective appartient au capital au sens qu'elle ne peut s'activer sans lui, que son effectuation et sa reproduction dépendent des impératifs du capital et sont réalisées à ses conditions. Les théories du travail immatériel insistent sur l'autonomie d'un tel travail, qui réduirait le capital à une fonction uniquement prédatrice, extérieure et inessentielle à la mise en œuvre du processus social de la production.
- 76 Mais on a affaire là à une énième réification d'un rapport beaucoup plus abstrait et subtil. Car la direction que le capital exerce sur le travail ne se réduit pas à la possession de « choses », machines ou infrastructures, ni à une réglementation minutieuse des moindres détails du processus de travail :
- La régulation désigne en mécanique l'ajustement spontané d'une machine aux objectifs qui lui sont assignés. Elle a connu ses développements les plus remarquables avec l'informatique ; les ordinateurs sont capables non seulement d'obéir à des commandes, mais d'ajuster en temps réel leur comportement aux conditions de leur environnement (...). Réglementer, c'est dicter des règles de l'extérieur, tandis que réguler c'est faire observer les règles nécessaires au fonctionnement homéostatique d'une organisation³⁹.
- 77 La régulation s'exerce à travers un travail incessant du travailleur sur ses gestes et sur ses conduites afin de supprimer tous les facteurs d'inertie et d'opacité qui le rendraient moins performant et adaptable. Le capital n'a aucun besoin de maîtriser chaque détail de ce processus : il suffit que le travailleur agisse de manière à obtenir les résultats que le capital lui a fixés. Cette relation représente toujours un rapport de pouvoir, une direction du travail par le capital, d'autant plus radicale que le capital n'a plus besoin d'en investir chaque passage et qu'il peut faire en sorte que le travailleur « autonome » exerce sa propre surveillance.

- 78 Ainsi, le travailleur est amené à se dissoudre en tant qu'être vivant historiquement déterminé pour devenir le simple support contingent d'une finalité extérieure et des stratégies qui visent à la réaliser. Cette dématérialisation du travailleur, lequel cesse par conséquent de représenter une altérité potentiellement antagoniste vis-à-vis du capital, est le « noyau terrestre » de l'idée du devenir-immatériel du travail.
- 79 L'opposition « matériel/immatériel » renvoie, pour des auteurs comme Negri, Gorz et Moulier Boutang, à celle entre liberté et nécessité. Elle s'enracine dans ce qu'André Tosel aurait appelé un « fantôme de souveraineté ». C'est l'opposition entre, d'une part, une activité libre et souveraine, pure expression vitale dans laquelle coïncident immédiatement création et jouissance, individualité et socialité, et, d'autre part, une activité pénible, répétitive, rivée à la contrainte et à la pénurie, frappée de la marque des esclaves⁴⁰.
- 80 Que cette dichotomie soit incompatible avec la conceptualisation marxienne (et hégélienne) du travail, ce n'est pas ce qui importe le plus. Seul compte le fait qu'une telle vision finit par reproduire le fantasme du capital lui-même, sa tendance la plus profonde qui consiste à coïncider absolument avec lui-même dans une auto-augmentation illimitée dont l'activité pure ne rencontrerait plus l'obstacle immanent d'une force-travail indocile à soumettre, à gérer et à reproduire.
- 81 La figure du capitalisme cognitif ou immatériel ne renvoie peut-être à rien d'autre qu'à la logique contradictoire même du rapport du capital au travail, telle qu'elle a traversé l'histoire tout entière du mode de production capitaliste. Peut-être même nous donne-t-elle à voir celle-ci sous un jour plus clair encore. Ainsi, les formes réelles de subordination que cette figure exprime révèlent une invariance plus qu'elles ne marquent une discontinuité. Fredric Jameson écrit, en s'appuyant sur les travaux d'Ernest Mandel, que ce que certains appellent « la société postindustrielle », la société de consommation, la société de l'information, etc. constitue bien un moment du capitalisme, mais qu'en plus, il « constitue en fait un stade du capitalisme plus pur qu'aucun des moments qui l'ont précédé »⁴¹.
- 82 Comment interpréter cet adjectif de « pur » ? On pourrait suggérer que le capitalisme contemporain se présente comme « pur » dans la mesure où son apparence phénoménale et les discours qu'elle engendre expriment d'une manière paradigmatique les tendances structurelles les plus intimes et persistantes de l'accumulation capitaliste.
- 83 Cette pureté, ne consiste-t-elle pas dans le fait que la mise au travail capitaliste des signes, du langage, de l'attention et des affects manifeste ce rapport contradictoire du capital au travail tel que Marx a pu le thématiser, à savoir que le capital souhaite obtenir le travail en tant que source de valeur sans les travailleurs en tant qu'êtres matériels, singuliers et potentiellement intraitables ?
- 84 L'investissement capitaliste de la connaissance, du langage et de toute forme de relation sociale ne renvoie-t-il pas au rêve éternel du capital qui consiste à annuler l'écart entre le travail et la force-travail, à réduire entièrement l'un à l'autre en effaçant ainsi toute hétérogénéité indocile du travail humain, toute logique de l'agir humain non réductible à l'accumulation indéfinie du capital ?
- 85 Les phénomènes technologiques, organisationnels, institutionnels, financiers etc., dont parlent les théories du travail immatériel et du capitalisme cognitif, ne manifestent-ils pas le rapport structurel, et intrinsèquement ambivalent du capital à l'égard du

travail ? Est-ce que cette ambiguïté du rapport capital/travail n'est pas au cœur du capitalisme dès le début de son histoire, celui-ci ayant structurellement besoin de l'extériorité, tant productive que reproductive, de l'activité humaine, tout en voulant s'en autonomiser en la réduisant à l'identité absolue de l'accumulation ?

- 86 Le capitalisme cognitif et le travail immatériel ne seraient-ils pas des images fantasmatiques dans lesquelles s'exprime la tendance structurelle du capital à faire coïncider l'activité humaine avec son processus de valorisation ?

Calcul ou mesure ?

- 87 Nous avons vu que la subsumption du travail sous le capital intervient à partir du moment où le travailleur asservit sa volonté aux objectifs du capital ; et que la subsumption réelle intervient à partir du moment où le travailleur devient incapable de poursuivre des objectifs différents de ceux que fixe le capital et d'exister en tant que tel en dehors d'une activité visant à réaliser lesdits objectifs. Or ces objectifs sont exprimables par la production de plus-value, donc par l'accumulation du capital. En dernière instance, les résultats que le capital veut obtenir à travers le pouvoir qu'il exerce sur les travailleurs est toujours sa propre reproduction en tant que capital, c'est-à-dire la production d'un surplus par rapport au capital investi initialement. C'est ce schéma qui nous permettra de comprendre les enjeux de la troisième confusion opérée par les théories du capitalisme cognitif : celle entre la valeur comme objet d'une mesure et la plus-value comme objet d'un calcul.
- 88 La formule générale de l'accumulation capitaliste est $A-M-A'$. Cette formule exprime la logique structurelle du capital dégagée par Marx au fil des différentes versions de la critique de l'économie politique.
- 89 M est le moment où l'argent-capital initial est converti en marchandises – moyens de production et force-travail – afin de produire une augmentation du capital anticipé. C'est le moment où le capital doit assurer l'articulation entre la force-travail en tant que marchandise virtuellement utilisable et les moyens de production au sens large de conditions d'utilisation réelle de la force-travail. C'est donc aussi le moment où le capital est confronté au gouvernement de la force-travail, à la production de sa docilité, et par conséquent à l'ensemble des circonstances et des montages sociaux, politiques, culturels, institutionnels, technologiques, etc., qui rendent possible cette rencontre de la force-travail et des conditions de la production. Ainsi, le moment intermédiaire M est le point d'articulation entre le processus de valorisation du capital et l'ensemble des déterminations historiques, politiques et anthropologiques qui structurent la « composition » de la force-travail.
- 90 Toutefois, du point de vue de la reproduction élargie du capital, ce moment ne représente qu'une « externalité » : une condition contingente du passage de A à A' , tandis que ce passage constitue la seule et unique « pulsion » du capital. Autrement dit, le moment M , en tant que confrontation du capital à son extérieur, représente, du point de vue de la téléologie capitaliste, une nécessité qu'il s'agit de faire reculer et de réduire indéfiniment, en tant que transition contingente entre A et A' .
- 91 De ce point de vue, il est possible de dire que la seule et unique activité immatérielle est celle du capital lui-même, car sa valorisation se situe à une distance infinie de toute

extériorité, laquelle n'apparaît que comme une condition extrinsèque et contingente de l'accumulation.

- 92 C'est dans le rapport entre M et A-A' que résident les limites et la force du capital. Ses limites d'abord, puisqu'un passage direct entre A et A' est impossible, la valorisation se sustentant nécessairement à travers son articulation à un processus de production composé d'« externalités » multiples ; mais aussi sa force, car l'indifférence de la logique de l'accumulation vis-à-vis des contenus matériels impliqués par le moment M confère au capital une très grande plasticité, une mobilité quasiment illimitée, face aux obstacles que les conditions matérielles de M peuvent opposer à sa reproduction élargie. C'est que le mouvement A-A' se déroule sur un plan ontologiquement distinct de celui qu'occupe M : celui-ci, est indissociable de la contingence et de l'épaisseur des rapports sociaux, alors que ce qui survient entre A et A' n'a de sens que par rapport à la valeur et à sa valorisation⁴².
- 93 Qu'est-ce que cela implique du point de vue de l'impossibilité supposée de mesurer les contributions individuelles des forces-travail parcellisées à la production globale de la valeur ? Comme on l'a vu, le « Fragment sur les machines » fait état d'une impossibilité de distinguer, au sein de la coopération (capitaliste) du travail et du machinisme industriel, les différents quanta de valeur apportés par chaque travailleur isolé. Donc, la combinaison des « efficacités puissantes » de la force-travail se fait, non pas par le biais de l'articulation extrinsèque entre des unités de valeurs indépendantes, mais par leur collaboration organique au sein d'un processus indivisible.
- 94 Est-ce que cette impossibilité de mesurer implique l'incapacité du capital à déterminer son auto-valorisation à travers la mise-en-action des travailleurs ? Ce qui est décisif pour le capital, ce n'est pas la *mesure* des parcelles de valeur produites par chaque travailleur isolé ; seul est décisif l'accroissement de la valeur par rapport à l'investissement initial : A-A'. Que les quantas individuels de valeur ne puissent pas être distingués et mesurés les uns par rapport aux autres est un fait qui n'a aucune conséquence par rapport à la capacité du capital de calculer la valorisation de la valeur qui constitue sa reproduction élargies. Pour que cette valorisation soit assurée, point n'est besoin d'assigner à chaque travailleur un quant de valeur produite : il suffit au capital de pouvoir calculer le résultat global du processus de valorisation.
- 95 Or pour que ce résultat soit conforme aux attentes (exprimées par l'investissement du capital initial), il n'est pas nécessaire d'exercer un contrôle direct sur chaque travailleur censé produire un quant déterminé de valeur : il suffit de pouvoir maximiser les chances que le résultat global du processus du travail aboutisse effectivement à l'accroissement escompté de la valeur anticipée sous forme d'argent. Autrement dit, il suffit de pouvoir maximiser les chances que les travailleurs agissent conformément au résultat escompté. Le calcul sur lequel se fonde la reproduction du capital ne porte pas sur la mesure des quantas de travail et sur leur mise en rapport quantitative, mais sur la capacité à rendre des actions conformes à un objectif final qu'exprime le passage A-A'.
- 96 C'est ce que Weber avait bien vu dans sa reformulation de Marx : « Le capitalisme s'identifie à la recherche du *profit*, dans le cadre d'une activité (*Betrieb*) capitaliste rationnelle et continue ; il s'agit donc de la recherche d'un profit toujours renouvelé : de la recherche de la "rentabilité" »⁴³. La rentabilité est un critère qui engage une discipline de l'esprit et du caractère, des techniques de calcul et de prévision, une régulation systématique et volontaire des actions collectives et individuelles : « Un acte

économique sera dit “capitaliste” avant tout quand il repose sur l’attente d’un profit obtenu par l’utilisation des chances *d’échange* (...). Lorsque la recherche du gain capitaliste est rationnelle, l’activité correspondante est orientée en fonction d’un *calcul* du capital (*Kapitalrechnung*). Ce qui veut dire que l’action s’organise en fonction d’une utilisation méthodique de prestations utiles (*Nutzleistungen*) (...) considérées comme des moyens permettant d’acquérir un gain, et ceci de façon qu’en termes de bilan le produit final de l’opération individuelle, mesuré par la valeur monétaire des biens possédés par une entreprise régulière (...) soit, à la clôture des comptes, *supérieur* au capital, c’est-à-dire à la valeur estimative, calculée pour le bilan, des moyens matériels qui sont utilisés afin d’acquérir un gain »⁴⁴.

- 97 Encore une fois, le noyau des rapports sociaux capitalistes se réduit à une *relation*, car tout ce que le capital a besoin de mesurer n’est pas la « substance » de la valeur dont chaque travailleur particulier est porteur, mais la simple adéquation formelle de certaines actions à des finalités anticipées et fixées. Les différentes formes de « subsumption », ainsi que leurs rapports de succession et de coexistence dans une conjoncture donnée, doivent être vues en fonction des stratégies visant à maximiser les chances qu’une telle adéquation soit effective. Au sein de ces stratégies, il est possible de distinguer plusieurs facteurs opérant cette maximisation : la simple nécessité matérielle imposant aux travailleurs « libres » la vente de leur force-travail (subsumption formelle), l’expropriation des compétences techniques (subsumption réelle), l’appropriation capitaliste des communications, la restructuration des mentalités et des désirs...
- 98 Ainsi, l’analyse de cette troisième confusion nous fait voir plus clairement en quoi les théories du capitalisme cognitif ne permettent nullement de tirer des conclusions quant aux rapports de force contemporains entre le capital et le travail. Les trois points que nous avons étudiés montrent en effet que de telles théories sont incapables de saisir ce qui fait « tenir » la domination capitaliste du travail aujourd’hui. L’insistance sur la nature « parasitaire » du commandement capitaliste vis-à-vis d’un travail désormais capable de s’auto-gouverner empêche de comprendre les raisons qui font qu’un tel auto-gouvernement n’est pas effectif et que le rapport des forces est, depuis les années 1980, totalement déséquilibré en faveur du capital. La domination exercée par le capital n’est pas « arbitraire », elle se fonde sur une capacité effective à gouverner les travailleurs et à réguler leurs comportements, bien que cette capacité ne se présente pas forcément sous la forme – trop vite considérée comme exemplaire – de la discipline fordiste.
- 99 En dernière instance, la domination du capital est une relation de pouvoir, mais aucune relation de pouvoir n’est purement « parasitaire » : le pouvoir implique toujours de savoir diriger des conduites, donc de produire une capitulation de l’indocilité, une désorganisation de la résistance. La relation du capital aux travailleurs est une relation stratégique : le capital mène une guerre incessante visant à saper l’autonomie du travail, et la pire des erreurs consiste à prendre la variété des tactiques capitalistes pour une incapacité à obtenir les résultats voulus. Ce n’est pas d’une mutation technique et organisationnelle que peut venir un renversement des rapports de forces entre le capital et le travail, mais de la capacité du travail à s’« auto-activer », à s’auto-diriger, ce qui demande sa constitution en tant que contre-pouvoir⁴⁵.
- 100 C’est donc une tâche *politique* qui devient visible par-delà son escamotage de la part des théories que nous avons soumises à une critique rapide. Mais cette tâche implique de

repenser les conditions de cette indocilité du travail, de redécouvrir les points de rupture dans lequel le travail se manifeste comme un excès que nulle détermination intrinsèque ne garantit. Le problème est de repérer les sites possibles d'une réappropriation de l'« auto-activité » qui caractérise, selon Marx, le travail libéré.

- 101 Or ce n'est pas de la phénoménologie des formes contemporaines du pouvoir capitaliste que pourront venir des indications politiques immédiates concernant cette réappropriation. Une telle phénoménologie reste une description de surface, qui ne peut montrer que le travail sous sa forme « subsumée ». Pour percer cette surface, il faut produire une analyse susceptible de mettre en lumière les formes structurelles de cette subsumption – c'est ce que nous avons essayé d'esquisser dans cet Éditorial.
- 102 Mais cette analyse est elle-même insuffisante si elle est incapable de saisir, ne fût-ce que sous la forme d'une figure ou d'une préfiguration, ce qui, au sein même de la domination capitaliste, reste malgré tout irréductible. C'est pourquoi l'analyse critique du capital requiert son prolongement par une *archéologie* de ce qui, au sein du capital, manifeste l'irréductibilité du non-identique.
- 103 C'est sur ce point que la confrontation avec les théories du capitalisme cognitif et/ou du travail immatériel devient incontournable ; car, c'est bien dans ces théories qu'est thématisée la question du non-identique sous la forme de l'excès que le travail vivant représenterait par rapport aux rapports capitalistes de production. Les insuffisances et les ambiguïtés de ces théorisations ne peuvent nous faire oublier que la détermination de cet excès et de ses conséquences virtuellement politiques reste la tâche décisive d'une théorie critique du présent.
- 104 Toutefois, la caractérisation de ce non-identique est le point sur lequel il nous semble particulièrement nécessaire de nous séparer des théorisations que nous avons étudiées. Car, pour elles, le non-identique apparaît, sous la forme de la coopération, de la technologie ou des actes d'attention/communication, comme l'expression d'une puissance collective déjà-présente qui n'aurait qu'à se libérer du carcan capitaliste pour devenir identique à son propre concept. Le non-identique ne serait donc qu'une étape intermédiaire dans la téléologie qui tend vers la réalisation de l'identité absolue à soi d'un travail vivant surabondant.
- 105 Nous voudrions proposer une autre lecture de la figure « structurale » du non-identique, et suggérer que celui-ci correspond aux moments dans lesquels la téléologie de l'identité absolue – la seule qui existe : celle du capital poursuivant son auto-valorisation – est interrompue par des contre-finalités qui empêchent précisément l'adéquation du capital à son propre concept. L'« excès » ne serait donc pas l'expression d'une puissance vitale surabondante, mais l'impasse que le capital rencontre en poursuivant son auto-formalisation.
- 106 Ainsi, le non-identique n'existe que là où voient le jour des réappropriations du pouvoir de se donner des fins, arrachant aux impératifs du capital les virtualités des techniques, de l'attention, de la communication et de la coopération et les réinscrivant dans un usage libre et intensif des existences finies.
- 107 Mais ces réappropriations dans laquelle le travail deviendrait effectivement *libre* ne sont pas le surgissement d'une puissance dont le capital accoucherait malgré lui – elles n'existent aujourd'hui que dans des « intensités faibles », des interstices dont l'entretien et la multiplication demandent un pari à propos des chances de victoire de ce qui est faible et presque inexistant :

L'eau qui doucement effleure/la pierre énorme, avec le temps en vient à bout/
Tu vois, ce qui est dur a le dessous⁴⁶.

Présentation du dossier

- 108 Dans un premier texte, « L'excès du travail cognitif comme infinie potentialité du langage. Lecture de l'ontologie herméneutique de Yves Citton », Alain Loute s'intéresse principalement aux travaux d'Yves Citton qui s'inscrivent dans l'horizon des travaux autour du capitalisme cognitif. L'auteur entend montrer que Yves Citton défend explicitement le projet d'une ontologie herméneutique qui ontologise l'« excès » du travail cognitif. Prenant appui, entre autres références théoriques, sur Paolo Virno, Citton assimile le *general intellect*, cette intelligence collective qui devient source de la productivité dans le capitalisme cognitif, à l'infinie potentialité du langage. Dans la seconde partie de l'article, l'auteur rend compte de la manière dont cet arrière-plan ontologique conditionne les pistes et visées politiques d'une approche comme celle d'Yves Citton, et au-delà de ce dernier, de bon nombre de théories du capitalisme cognitif. La perspective de lutte que dessine Citton repose en fait sur le pari de l'émergence d'une force commune. À lire Citton, les luttes ne devraient plus alors consister qu'à se rendre attentif à cette potentialité commune déjà-là, et tout au plus à en favoriser l'émergence par « poussées ». Néanmoins, ne faudrait-il pas questionner davantage cette croyance ontologique en cette « intelligence diffuse », cette puissance commune, infinie potentialité du langage ? Plus encore que se rendre attentifs à cette puissance commune, ne faudrait-il pas questionner les moyens, les médiations par lesquelles l'intelligence collective se constitue ; et comment s'instituent, à travers elle, des groupes et des collectifs ? Plutôt que développer une théorie de l'attention à une force collective spontanée, ne faudrait-il pas développer un chantier de réflexion sur les conditions d'effectuation d'une *réflexivité* des groupes et des collectifs ?
- 109 Dans « Notes sur la socialisation du travail et la coopération », Fabrizio Carlino se penche plus particulièrement sur les analyses post-opéraïstes du capitalisme cognitif développées par Antonio Negri et Carlo Vercellone. Alors que dans l'opéraïsme théorique qui précède les analyses sur les transformations introduites par le capitalisme cognitif, les théorisations d'auteurs comme Tronti débouchent sur l'idée que le capital, à travers l'achat de la force-travail, s'approprie en même temps le travail vivant – d'où la thèse que l'antagonisme des travailleurs ne peut s'exprimer que par le refus du travail –, l'un des principes fondamentaux des analyses post-opéraïstes du capitalisme cognitif, consiste au contraire dans le fait que le travail immatériel produit de la richesse dont le capital s'approprie de manière parasitaire. L'auteur tend à montrer que le discours post-opéraïste sur le capitalisme cognitif et sur le caractère technique-politique de l'organisation contemporaine du travail reste problématique. Ce qui fait problème est précisément la pertinence de l'idée selon laquelle les formes contemporaines dans lesquelles se réalise la disposition sociale à la coopération contiendraient une tendance à l'obsolescence du despotisme du capital sur le travail.
- 110 Dans un troisième article Tyler Reigeluth propose une réflexion intitulée « Aliénation, travail et culture technique chez Simondon », Il s'agit pour Tyler Reigeluth, à partir de la problématique contemporaine de l'apprentissage algorithmique, de s'interroger sur le rapport entre l'activité de la machine et le travail, en insistant sur le fait que, tout en travaillant, la machine fait autre chose que travailler : elle participe à informer une

activité sociale. Cette problématisation lui permet de penser, dans le sillage de la philosophie de Gilbert Simondon, l'aliénation comme une condition partagée par le travailleur et la machine face au régime de travail qui normalise leurs activités respectives. En d'autres termes, il s'agit d'étendre l'idée marxienne de travail vivant à ce qui semble être essentiellement mort : l'opération de la machine. Dans un premier temps, il expose brièvement les termes d'une généalogie de l'apprentissage algorithmique. Ensuite, il présente la théorie de l'aliénation simondonienne ainsi que la manière dont elle se débat avec la théorie marxienne de l'aliénation autour de la question de l'objet technique. Enfin, il tente de montrer en quoi la connaissance du schème technique prônée par Simondon ainsi que le développement d'une « culture technique » qu'elle implique, permettent de déplacer les enjeux normatifs de l'apprentissage algorithmique, compris comme activité sociale à laquelle organismes et machines participent.

- 111 Andrea Cavazzini, dans un article intitulé « Le travail et ses spectres. Un parcours archéologique » propose une généalogie du statut dialectique du travail à travers une analyse de l'œuvre de Goethe. Si un tel retour à la manière dont la philosophie classique allemande, et plus particulièrement Goethe, pense le travail s'impose, c'est parce qu'elle permet de rendre visible ce qu'ont occulté les théories post-marxistes misant sur le potentiel « émancipateur » du travail cognitif, à savoir la réalité structurellement double du travail. Pour la philosophie classique allemande, le travail apparaît comme le champ d'une tension, où la construction par le genre humain de sa liberté et de sa conscience, l'appropriation de ses forces immanentes, sont toujours-déjà prises dans une zone d'indiscernabilité à l'égard de la perte radicale du sens et de la vie authentique. Plus encore que l'affirmation de la duplicité du travail, il faut en revenir à la conception goethéenne de la civilisation et de l'œuvre de l'homme, selon laquelle l'activité humaine s'enracine dans une partie obscure dont elle est à la fois l'expression et l'occultation.
- 112 Dans ce numéro des *Cahiers du GRM*, nous avons voulu rendre hommage à André Tosel, disparu en mars 2017. Le texte de Jean Matthys représente une réappropriation de l'œuvre d'André Tosel et montre bien à quel point ses réflexions les plus systématiques et persistantes sur le « communisme de la finitude » ont partie liée avec ce que nous avons essayé de penser à travers ce Dossier.

NOTES

1. Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser, Pourquoi les études littéraires ?*, Paris, Éditions Amsterdam, 2017, p. 338.
2. André Gorz, *L'immatériel, Connaissance, valeur et capital*, Paris, Galilée, 2003, p. 11.
3. *Ibid.*, p. 17.
4. *Ibid.*, p. 34.
5. *Ibidem.*
6. *Ibid.*, p. 37.
7. Yann Moulier Boutang, *L'abeille et l'économiste*, Paris, Carnets Nord, 2010, p. 171.

8. *Ibid.*, p. 180.
9. Yves Citton, Laurent Demoulin, Antoine Janvier & François Provenzano, « *Exploitation, interprétation, scénarisation*. Entretien avec Yves Citton (2) », in *Dissensus* [En ligne], Echos, N° 5 (mai 2013), URL : <http://popups.ulg.ac.be/2031-4981/index.php?id=1374>.
10. Antonio Negri, Carlo Vercellone, « Le rapport capital/travail dans le capitalisme cognitif », in *Multitudes*, n° 32, 2008/1, p. 39-50, p. 42.
11. A. Gorz, *L'immatériel*, op. cit., p. 47.
12. *Ibid.*, p. 81.
13. *Ibidem*.
14. *Ibidem*.
15. *Ibid.*, p. 103. L'article auquel se réfère Gorz est le suivant : Yann Moulier Boutang, « Richesse, propriété, liberté et revenu dans le "capitalisme cognitif" » in *Multitudes* 2001/2 (n° 5), p. 17-36.
16. *Ibid.*, p. 99.
17. Antonio Negri, Carlo Vercellone, « Le rapport capital/travail dans le capitalisme cognitif », in *Multitudes*, n° 32, 2008/1, p. 39-50, p. 49.
18. Sur cette liquidation, voir l'Editorial du numéro IX des *Cahiers du GRM*, <https://grm.revues.org/749>.
19. Le problème de cet « autre » déjà présent dans le système, mais hétérogène à sa reproduction, est central dans l'élaboration des Quaderni Rossi ; voir Andrea Cavazzini, *Enquête ouvrière et théorie critique. La centralité ouvrière dans la séquence rouge italienne*, Liège, PULg, 2013 et Séminaire du GRM, séance du 3 décembre 2011, https://f.hypotheses.org/wp-content/blogs.dir/1106/files/2013/01/GRM_5_annee_Cavazzini_3_decembre_2011.pdf.
20. Riccardo Bellofiore et Massimiliano Tomba, « Marx et les limites du capitalisme : relire le "fragment sur les machines" », in *Période*, septembre 2015, <http://revueperiode.net/marx-et-les-limites-du-capitalisme-relire-le-fragment-sur-les-machines/>
21. Karl Marx, *Manuscrits de 1857-1858, dits "Grundrisse"*, traduit sous la direction de Jean-Pierre Lefebvre, Paris, Editions Sociales, 2011, p. 192-193.
22. *Ibid.*, p. 193.
23. *Ibid.*, p. 186-187.
24. *Ibid.*, p. 187.
25. *Ibid.*, p. 186.
26. K. Marx, *Chapitre VI inédit - Manuscrits de 1863-1867*, traduit et présenté par Gérard Cornillet, Laurent Prost et Lucien Sève, Paris, Editions Sociales, 2010, p. 219-221
27. Cette diabolisation de la figure industrielle du travail n'est que le symptôme d'une défaite politique, ainsi que l'effet du deuil impossible de la dissolution du mouvement ouvrier à la fin des années 1970, transfigurée en perspective révolutionnaire inédite. La fragmentation et la passivité de la classe ouvrière, sa marginalisation sociale et politique, sont transformées en victoires du travail vivant contre l'exploitation par une identification rétrospective entre le mode de production capitaliste et le système technique, sociologique et institutionnel du néo-capitalisme des Trente Glorieuses. Voir à ce sujet, Maria Turchetto, « L'opéraïsme : émergences et trajectoires », in *Séminaire du GRM*, séance du 26 avril 2008, <https://f.hypotheses.org/wp-content/blogs.dir/1106/files/2013/01/GRM-1-16-seance-Turchetto.pdf>. La reconstruction globale de la trajectoire opéraïste proposée par Maria Turchetto est parfois contestable ; mais le lien entre l'élaboration des figures successives du sujet « post-ouvrier » et la défaite de l'offensive ouvrière après 1973 semble difficilement contestable : « [Dans le schéma de Negri], La restructuration productive des années 70 vise à détruire l'ouvrier-masse, le capital veut s'en libérer : et il a réussi, vu l'interruption des conflits d'usine. Mais c'est une réussite momentanée : la nouvelle organisation de la production donnera naissance à un nouveau sujet antagoniste, l'ouvrier social (...). Les opéraïstes vont voir et faire voir, montrer du doigt l'ouvrier social partout, notamment dans tous les mythes "postmodernes" : les nouvelles technologies électroniques et informatiques,

le "travail immatériel", la "société post-industrielle", le "travail informel"... Parfois l'ouvrier social change de nom – il s'appelle "multitude", immaterial workers of the world..., mais c'est toujours la même chose, tout le monde est "ouvrier social" et l'usine n'existe plus ».

28. Fredric Jameson, *Le postmodernisme*, traduit de l'Anglais (Etats-Unis) par F. Nevoltry, Paris, ENSBA Editions, 2007, p. 79-80.

29. Cf. Jonathan Crary, *Le capitalisme à l'assaut du sommeil*, Paris, La Découverte, 2014.

30. Alain Supiot, « Et si l'on reformait le droit du travail... ? », in *Le Monde diplomatique*, octobre 2017, p. 1.

31. A. Supiot, « Et si l'on reformait le droit du travail... ? », op. cit., p. 22.

32. K. Marx, *Chapitre VI inédit*, op. cit., p. 221.

33. A. Supiot, *La gouvernance par les nombres*, op. cit., p. 412.

34. *Ibid.*, p. 257.

35. K. Marx, *Critique du programme de Gotha*, traduit de l'allemand par Sonia Dayan-Herzbrun, Paris, Editions Sociales, 2008, p. 51.

36. K. Marx, *Manuscrits économico-philosophiques de 1844*, édités par Franck Fischbach, Paris, Vrin, 2007, p. 121.

37. F. Fischbach, « Présentation », in K. Marx, *Manuscrits de 1844*, op. cit., p. 15-16.

38. K. Marx, *Manuscrits de 1857-1858*, op. cit., p. 543.

39. Alain Supiot, *Critique du droit du travail*, Paris, Puf, 2015, p. XVIII.

40. D'une manière moins dualiste, Simone Weil avait bien vu que le travail réellement libre est une synthèse entre la matière et l'esprit, et que la liberté dont il est porteur suppose son arrachement vis-à-vis de la peine et de l'inertie. « Ce qui compte dans une vie humaine (...), c'est la manière dont s'enchaîne une minute à la suivante, et ce qu'il en coûte à chacun dans son corps, dans son cœur, dans son âme – et par-dessus tout dans l'exercice de sa faculté d'attention – pour effectuer minute par minute cet enchaînement » (Simone Weil, *La condition ouvrière*, Paris, Gallimard, 1951, p. 186-187). Cet enchaînement n'est pas immatériel – il réalise au contraire l'expression de valeurs et de fins idéales à travers l'agencement des corps et des mouvements, dans l'union entre la nécessité de la matière et la libre clarté de l'intelligence, que Simone Weil rapproche du Troisième genre de connaissance chez Spinoza : « Nouvelle méthode de raisonner qui soit absolument pure – et à la fois intuitive et concrète (...) à lier au théorème "plus le corps est apte... plus l'âme aime Dieu" ».

41. F. Jameson, *Le postmodernisme*, op. cit., p. 35.

42. Ainsi, si, d'une part, le capital ne coïncide jamais entièrement avec les « formes de vie » qu'il soumet – ce qui rend sans objet tous les discours concernant son identification avec un bios auto-reproducteur dont l'immanence au capital lui-même entraînerait la disparition de celui-ci –, il est vrai aussi qu'aucun des aspects de M, donc aucun matériau socio-anthropologique, n'est en soi un levier pour la désarticulation de la logique de l'accumulation.

43. M. Weber, « Avant-propos à Recueil d'études sur la sociologie des religions », dans Id., *Sociologie des religions*, traduit par Jean-Pierre Grossein, Gallimard, Paris, 1996, p. 493.

44. *Ibid.*, p. 493-494.

45. Sur cette notion de contre-pouvoir, cf. A. Cavazzini et Alain Loute, « Penser l'action collective comme une forme de contre-pouvoir », in *L'esperluette*, n° 85, 2015 <http://www.ciep.be/images/BoiteAOutils/FichePedagEspeluette/F.Ped.Esper%2085.pdf>.

46. Cf. Walter Benjamin, « Commentaires de poèmes de Brecht », in *Œuvres III*, Paris, Gallimard, 2000, p. 264.